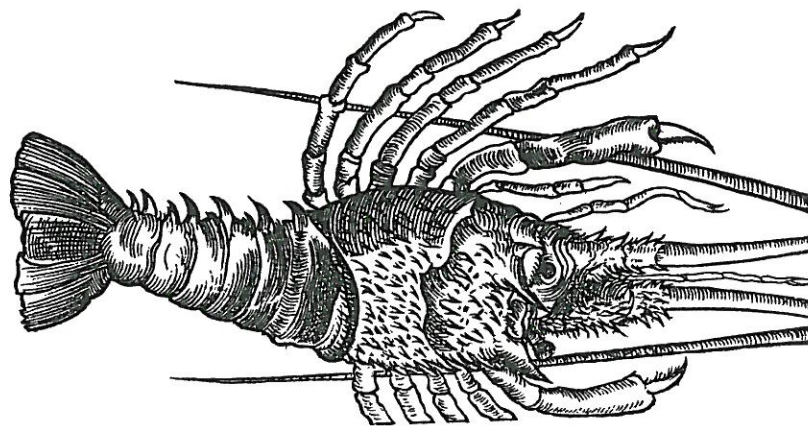


Portrait de la Languste, que les Grecs nomment Carabus,
 & en François Sauterelle.



Salonique

Les Turcs
 ne craignent point
 la peste

Sidirokastro

Étant parti du mont Athos pour aller à Salonichi, j'arrivai facilement en deux journées. Salonichi est grande ville bien renommée et riche, anciennement nommée Thessalonica, de laquelle saint Paul a fait mention. Elle est située en Thessalie, joignant Macédoine, où la peste avait tellement débauché les habitants qu'ils laissaient la ville et abandonnaient leurs biens. Les Turcs entre toutes autres nations sont les gens qui font le moins d'estime de hanter ceux qui sont frappés de peste¹, chose que j'ai aperçue à Salonichi. Je ne fus que deux jours en chemin, venant de Salonichi aux minières de Siderocapsa en Macédoine, qui est celle place anciennement nommée Chrysites². Maintenant c'est un village d'aussi grand revenu au Turc, pour la grande quantité de l'or et de l'argent qu'on y fait, que la plus grande ville de toute Turquie; et toutefois n'a pas longtemps qu'on a commencé de nouveau à tirer la mine pour faire l'or et l'argent. Le village était auparavant mal bâti, mais maintenant il semble à une ville.

Siderocapsa est entre les vallées au pied d'un mont assis dessus un haut au pendant d'une montagne, laquelle je ne saurais mieux comparer

1. Tous les voyageurs soulignent cette insouciance des Turcs, qui n'ont cure de la contagion, visitent les malades sans précautions et portent les vêtements des défunts.
 2. Chrysites signifie en latin « pierre précieuse ».

qu'à la ville de Joachimstal au pays de Bohême, nommée en latin Vallis Ioachimica. Les métaux que l'on tire à Siderocapsa sont cause que les hommes qui tirent la mine se soient rangés là et l'aient rendue plus peuplée. Ils y ont fait de très beaux jardins et vergers, et y a de l'eau partout qui rend les jardinages beaucoup plus commodes, et surtout les vignes qui sont aux environs fort bien cultivées. Ceux qui habitent aux minières de Siderocapsa sont gens ramassés¹, et usent de langage différent, comme esclavon, bulgare, grec, albanais.

50.

Des mines d'or & d'argent du Grand Seigneur,
 & ample discours de l'origine du fin or.

Siderocapsa est situé en Macédoine joignant la Servie. Je pense que c'est le lieu duquel Diodore a écrit, disant que Philippe père d'Alexandre le Grand fit premièrement forger des philippus d'or, quand Crenidas eut retrouvé les mines², et les eut mises en valeur; et il dit que dès ce temps-là elles rendaient chaque année 1000 talents³ d'or, et beaucoup davantage.

Les ouvriers métallaires qui y besognent maintenant sont pour la plupart de nation bulgare. Les paysans des villages circonvoisins qui viennent au marché sont chrétiens, et parlent la langue servienne et grecque. Les Juifs en cas pareil y sont si bien multipliés qu'ils ont fait que la langue espagnole⁴ y est quasi commune; et parlant les uns aux autres, ne parlent autre langage.

Juifs espagnols

Je m'arrêtai quelque peu plus longtemps à Siderocapsa, pour regarder les mines, et aussi que j'avais désir de savoir la manière comment l'or est tiré hors de sa veine. Et entant que l'or est le plus parfait et le plus pur

1. Le « ramassage » (*devshirmè*) est la levée régulière de jeunes garçons chrétiens que pratiquent les Turcs dans les territoires qui leur sont soumis. Ces jeunes garçons étaient convertis et recevaient une éducation en fonction de leurs aptitudes, et avaient ainsi la possibilité d'accéder à des emplois importants (ils devenaient en majorité pages ou soldats, mais certains parvenaient à des fonctions politiques).

2. Philippe de Macédoine, dès le début de ses entreprises de conquête en Thrace, occupa la ville de Philippi et les mines d'or du mont Pangeo (en -358).

3. Un talent est un poids de 20 à 27 kg dans la Grèce antique.

4. Il s'agit de Juifs qui se sont installés sur le territoire ottoman après avoir été expulsés d'Espagne en 1492 (les Rois Catholiques leur donnèrent le choix entre conversion et expulsion) ou dans les années antérieures, où s'exerçait déjà une forte pression pour qu'ils se convertissent.

de tous les métaux, et qu'on lui a donné tant de divers noms en Europe, j'ai bien voulu examiner s'il les acquérait en sa minière, mais j'ai trouvé que son impureté ne procède que de l'infidélité de ceux qui sont cause de le mêler.

Les orfèvres et les monnayeurs lui attribuent divers noms, le mettant en estime de plus haut prix l'un que l'autre, dont l'un est dit or de ducat, l'autre or d'écu, l'autre or de maille, l'autre or de pistole, le faisant valoir vingt carats, l'autre dix-huit, et ainsi des autres, tant du plus que du moins. Mais tels noms et dignités ont pris leur naissance en divers pays, où il a été adultéré, sophistiqué et falsifié par l'infidélité de ceux qui l'ont mêlé et multiplié avec autres mélanges de métaux de moindre valeur, et moins purs qu'il n'est. Laquelle multiplication a été inventée à la volonté de ceux qui l'augmentent ès espèces des monnaies modernes. Car les ducats, écus, philippus, angelots, portugalloises, sont diversement forgés d'or pur ou impur. L'invention n'en est pas moderne, car je trouve que dès le temps de la grandeur des Romains, la République ne pouvant fournir à la dépense de ses guerres, ils diminuaient quelquefois le poids de la monnaie pour gagner dessus, comme aussi sophistiquaient le pur argent et y mêlaient la huitième partie d'airain pour l'augmenter.

*Sophistication
sur l'or*

Perfection de l'or

Nature n'a jamais pris passe-temps à faire une plus parfaite substance élémentaire que l'or, qui est autant pur et net en sa qualité comme sont les simples éléments desquels il est composé. Ce n'est donc pas à tort si nous l'avons en prix d'excellence sur toutes autres richesses, et l'estimons à notre jugement être plus précieux que les autres métaux. Car nature s'étant ébattue à le composer proportionné d'égale quantité, bien correspondante en symétrie des éléments, l'a rendu de son origine déjà purifié, comme sont les mêmes éléments simples, et par cette conjonction d'éléments ensemble en vertu égale, a engendré une tant délicate et parfaite mixion d'indissoluble union, composant si fidèlement sa liaison, qu'elle en a fait une pâte incorruptible, qui est permanente à toute éternité en son excellence et bonté. C'est la cause pourquoi il ne peut être vaincu des injures d'antiquité, et qu'il ne peut contenir en soi, ni supporter une excroissance et superfluité de rouille. Car combien qu'il demeure enseveli en l'eau ou en feu quelque long espace de temps, toutefois il n'en est jamais taché, ni n'en acquiert autre qualité, sans aucun déchet. C'est le privilège qu'il a particulier par-dessus tous autres métaux.

Les minières de Siderocapsa rendent une moult grande somme d'or et d'argent à l'empereur des Turcs, car ce que le Grand Turc reçoit chaque mois de sa part, sans en ce comprendre le gain des ouvriers, monte à la somme de 18000 ducats par mois, quelquefois 30000, quelquefois plus, quelquefois moins. Les rentiers m'ont dit n'avoir souvenance qu'elles aient moins rapporté depuis quinze ans, que de 9000 à 10000 ducats par mois, pour le droit dudit Grand Seigneur.

Les métaux y sont affinés par le labeur tant des Albanais, Grecs, Juifs, Valaques, Cercasses, et Serviens, que des Turcs. Il y a de cinq à six cents fourneaux épars par les montagnes de Siderocapsa, qui fondent ordinairement la mine; et n'y a fourneau qui n'ait ses particuliers maîtres, qui y font besogner à leurs dépens. Les ouvriers qui bêchent la mine dedans terre, et qui tirent à mont, n'ont point l'usage de caducée, qui en latin est nommé *virga divina*, dont les Allemands usent en épian les veines, mais sans autre sort ni calculation suivent selon ce qu'ils ont trouvé en bêchant.

Affinage des métaux

Les espèces de pyrites ou marcassites¹ y sont de diverses couleurs. Ils ne trouvent point d'or ni d'argent tout pur, sans avoir été fondu. Il n'y a point de chrysocolle, ni de cobaltum², et ne se servent point de charbon de terre. Il n'y a aucunes flueurs³ en leurs mines. Ils font l'excoction des métaux autrement qu'en Allemagne.

L'ordonnance et raison faite entre les métallaires y est bien observée comme ès autres pays, et celui qui départait l'argent d'avec l'or, par la vertu de l'eau forte, était chrétien arménien. Les noms dont ils usent pour le jourd'hui à Siderocapsa en exprimant les choses métalliques ne sont pas grecs, ni turcs, car les Allemands qui commencèrent nouvellement à besogner aux susdites mines ont enseigné aux habitants à nommer les choses métalliques ès terres et instruments des minières en allemand, que les étrangers tant Bulgares que Turcs ont retenus.

Les boutiques sont différentes à celles d'Allemagne. Ils ont coutume de besogner toute la semaine, commençant le lundi et finissant le vendredi au soir, d'autant que les Juifs ne font rien le samedi. Toutes les cheminées ou fourneaux sont faites le long des ruisseaux, car il faut que la roue qui élève les soufflets soit virée par la force de l'eau. Il y a sept ruisseaux qui

Boutiques des mines

1. La pyrite et marcassite sont des sulfures naturels de fer.

2. Chrysocolle ou « colle d'or », minéral de cuivre. Cobaltum : minéral de cobalt.

3. Spath fluor, fluorine.

font virer lesdites roues. Les ruisseaux se nomment ainsi comme s'ensuit. Le premier Pianize, l'autre Amerpach, l'autre Kyprich. Ceux de la partie d'orient s'appellent Roschets Isvotz.

Les fourneaux où l'on fond les pyrites sont de petite étoffe, et sont seulement couverts de merrain¹ et de membrures de bois, en forme d'apentis. Les cheminées sont larges, et sont assises au milieu de la maison, renforcées de forte maçonnerie par le derrière, mais par le devant sont de légère clôture, qu'ils rompent le vendredi au soir; car étant ainsi faites, quelque peu voûtées, reçoivent une fumée ou suie blanche, anciennement nommée *spodos*², au lieu où donne la flamme en fondant la mine; laquelle suie s'attache à la cheminée, en s'exhalant de la vapeur du métal. Le vulgaire des Grecs la nomme *papel*, les autres la nomment *papula*, de laquelle ils n'ont point d'usage, et n'est en aucune estimation entre eux. L'on y trouve aussi du pompholix³, qui est quelque peu plus blanche que la susdite. Et qui voudrait en recueillir en trouverait facilement dix livres toutes les semaines es cheminées des fourneaux, tant de l'une que de l'autre.

Soufflets des mines

Les soufflets de la boutique sont tout droits, ayant le nez contre terre, au fond de la cheminée. Ils sont élevés et abaissés des bras qu'une roue envoie, qui est tournée hors de la maison par la force de l'eau. La roue a deux croisées, qui font huit bras, fichés par le milieu au travers. Les quatre premiers bras pressent les soufflets, et les autres quatre ne servent pas continuellement, car ils sont dédiés à faire souffler d'autres soufflets qui séparent le plomb d'avec l'argent.

La susdite cheminée ou fourneau a une grande bouche par laquelle on jette le charbon et la mine pour fondre, ores de l'un, ores de l'autre. Et y a deux petits pertuis en la cheminée. L'un est en bas contre terre, par où s'écoule la mine fondue. L'autre pertuis est quelque peu plus haut au milieu de la cheminée, qui est le spiracle⁴ du vent qui sort par là; et le feu ayant affaire de s'exhaler, prend l'air par icelui pertuis. La matière qui sort par le pertuis d'en bas dévale avec son excrément, qui toujours est au-dessus, et faut qu'on l'ôte continuellement de dessus le métal qui est

1. Bois de chêne débité en planches, ou bois de charpente en général.

2. Spode, oxyde de zinc.

3. Ou «arsenic blanc», nom donné par les Anciens à l'oxyde de zinc mêlé d'acide arsénieux (ou d'oxyde de cuivre, de plomb ou d'antimoine) condensé sous forme de flocons dans les hauts fourneaux.

4. Le soupirail.

au fond, en un petit pertuis joignant le fourneau. Et pour autant que les excréments, qui sont les plus légers, sont inutiles, les ouvriers les ôtent peu à peu et les jettent. Car en se refroidissant font une croûte sur le métal, qu'ils ôtent avec une verge de fer; mais l'or et l'argent et le plomb qui sont mêlés, et sont plus pesants, se tiennent au fond.

La manière de séparer le plomb d'avec l'argent est faite non par la force du feu de charbon, mais seulement à la flamme du feu de gros bois, qu'on souffle violemment. Il faut pour telle affaire que les soufflets soient couchés d'autre manière que les premiers, car les dessusdits sont droits, soutenus sur le nez, et ceux qui sont pour séparer le plomb sont couchés obliques, soufflés par même moyen par la force de l'eau, et élevés de quatre bras, comme j'ai dit. Le plomb qui sort ainsi soufflé à la flamme du bois est différent à celui qui est fondu avec le charbon, et ne semble pas être plomb mais plutôt excrément de métal. Le vulgaire des Grecs l'appelle *molivi*, qui n'est autre chose que plomb en corps de litharge¹, qu'on appelle *molibdoena*: laquelle puis après est refondue pour en faire le plomb. Et d'autant que l'argent en sera mieux purifié, d'autant en sera-t-il plus fin. Les Latins ont nommé l'excrément de l'argent *scoria*, c'est ce qu'on dit en parole deshonnête, merde d'argent, laquelle les métallaires jettent comme chose du tout inutile. Les Grecs l'appellent vulgairement *leschen*, et toutefois c'est une diction que les Allemands leur ont apprise.

Quand ils veulent recuire la galène², c'est-à-dire en faire l'excoction, après qu'ils l'ont quelque peu comminuée³, ils la jettent dessus du feu de charbon et de bois, qu'ils ont là fait en la place. Leur galène, étant dure comme pierre de marbre, serait autrement forte à la fournaise, s'ils n'en faisaient excoction. Ils la mettent avec beaucoup de bois et du charbon, faisant un lit de galène, et conséquemment mêlent les uns parmi les autres, et y mettent le feu, jusques à ce qu'elle ait changé de couleur, puis la mettent fondre en la cheminée.

Livius décrivant les mines de Siderocapsa, anciennement nommée Chrysité, dit que les rois de Macédoine eurent bonne issue de leurs guerres pour le grand revenu du tribut que leur rendaient leurs mines, et furent

1. Du latin *lithargyrus*, « pierre d'argent ». Oxyde naturel de plomb cristallisé.

2. Sulfure naturel de plomb.

3. Broyée, brisée en morceaux.

L'or, chef de toute
entreprise

illustres et renommés par l'or et l'argent macédonien. Aussi faut-il croire que sans cela Philippe ne fût venu au bout de ses entreprises, et qu'Alexandre son fils n'eût pas entrepris choses si difficiles. Mais par lui les rois ont fait de grands efforts : parquoi faut donner l'honneur au seul or et argent d'avoir mis fin à beaucoup d'entreprises et fortes guerres, dont il avait été auteur. Paulus Æmylius romain, après avoir vaincu le roi Perseus¹, défendit aux Macédoniens de tirer plus d'or de leurs mines, afin de diminuer la richesse des Macédoniens, et croître celle des Romains. Solinus est aussi témoin que les mines de Macédoine ont été riches en fin or.

51.

*Autre discours de l'or du Pérou & des Indes, & aussi la manière
comment les métallaires raffinent l'or, dont les ducats du Grand Turc sont forgés,
& qu'il n'y a que d'une sorte d'or de ducat en toute Turquie.*

Raffinage de l'or

Le Grand Turc a fait expressément commander que l'or et l'argent de Siderocapsa soit purifié et raffiné fidèlement, ainsi qu'il faut. J'ai déjà dit comment l'on a accoutumé de séparer le plomb d'avec l'or et l'argent, mais il n'y a pas grandes cérémonies en séparant l'or d'avec l'argent. Cela est fait tant seulement par la vertu de l'eau-forte², dont un Arménien en a la charge, lequel après qu'il a parti³ l'argent d'avec l'or, il le fait battre en lames de forme carrée d'un pied de large et de deux pieds de long, et de l'épaisseur du dos d'un rasoir. Lesquelles il met en un vaisseau bien proprement pour les saupoudrer, faisant premièrement un lit d'une poudre composée de sel, d'alun de glace⁴, et de tuile broyée, mettant un carreau d'or dessus un lit de ladite mixture, puis le couvrant de poudre, et mettant un autre carreau par-dessus, puis après couvrant ainsi conséquemment et enveloppant les lames d'or de ladite mixture, et mettant toutes les lames les unes sur les autres ensemblement, et arrosées de vinaigre. Puis après avec la force de feu fait de charbon, sont laissées calciner et raffiner tout un jour

1. Paul Emile dit «le Macédonique» (Lucius Æmilius Paulus), consul romain, vainquit Persée, dernier roi de Macédoine, à Pydna en -168. Persée fut emmené à Rome où il mourut en captivité.

2. L'acide nitrique.

3. Séparé.

4. L'alun, dit «alun de glace» (*alumen rupeum*), était connu des Anciens. Cette industrie fut très tôt une source de profit pour la Turquie.

artificiel jusques à tant que l'or soit bien purifié, et duquel en après sont forgés les ducats, lesquels une fois parfaits sont portés à Constantinople. Voilà donc comment les hommes se gouvernant par leurs lois ont voulu que l'or de ducat fût préféré à tous autres, sachant qu'il est le plus pur, et que les autres espèces d'or monnayé ont communément été mêlés.

L'or monnayé en Turquie est fin or de ducat, lequel est tant obéissant et délicat qu'il se peut facilement ployer amiablement. Duquel la splendeur, comme aussi de tout autre, encore qu'il soit manié de mains sales, n'est pas soudain contaminée, mais toujours il demeure clair et beau en sa couleur naturelle. Mais les autres métaux frottés contre quelque chose laissent une teinture de leur couleur; ce que ne fait l'or, qui ne laisse point le lieu coloré, ni de jaune, ni de noir. Ce n'est donc de merveille si sa seule couleur nous invite à l'aimer, mêmelement qu'elle ressemble avoir quelque participation avec les rayons du soleil, et a tant de vertu, que comme sa beauté se présente plaisante à nos yeux, tout ainsi un chacun le désire et souhaite.

L'or mangé en quelque sorte que ce soit, entier, ou en limure, ou en feuille, ne peut nuire à la vie, comme font les autres métaux, mais plutôt conforte grandement le cœur et la vertu vitale. Et combien que les anciens Grecs n'aient rien écrit de telle vertu, toutefois les auteurs arabes l'ont trouvé par expérience. Mais à l'ombre de sa vertu, quelques trompeurs ont eu occasion d'en faire de très grands abus; lesquels trompeurs, voulant avoir un nom plus excellent que de médecin, se sont fait appeler guérisseurs, feignant avoir trouvé quelque vertu nouvelle en l'or, et l'ont fait mâcher en doubles ducats par quelques jeunes enfants, les nourrissant à leur mode, et se faisaient réserver la salive pour faire user aux malades. Mais pource que ce sont tromperies évidentes, je suis d'opinion qu'ils n'en demeureront impunis.

L'or de ducat préféré
à tout autre

Vertu de l'or

Tromperie
qu'on fait sur l'or

52.

*Dont est venu l'occasion des fables
qu'on a faites de la toison d'or.*

J'ai maintes fois ouï émouvoir disputes entre gens de savoir, doutant si l'on trouvait de l'or avec le sablon ès rivières, comme l'on a estimé; de ce que j'ai été incité d'en noter brièvement quelque petit mot en cet endroit.

Il est certain que les hommes ont de tout temps cherché l'or, le mieux à propos qu'il leur a été possible. Aussi, l'expérience leur ayant appris que celui qui est mêlé avec le sablon des rivières, étant plus pesant et en si menus grains et déliés, va au plus profond et donne peine à le séparer, parquoi s'étant imaginé une industrieuse manière de le trier, l'ont recueilli avec des peaux de moutons à tout la laine.

*Fable
de la toison d'or*

Cela me fait présupposer qu'ils n'avaient encore l'usage du vif-argent¹, duquel l'on use maintenant, car telle manière de le séparer avec les peaux de moutons est hors d'usage. Mais de cette manière de séparer l'or et le trier d'avec le sablon est née une fable sur la toison d'or. C'est que Jason avec ses Argonautes² ayant navigué en Pont, et étant parvenus à un fleuve où les paysans le séparaient avec la toison, eurent grand argument d'en réciter beaucoup de choses à leur retour. Mais ce qu'on peut dire d'eux est quasi semblable à ce que je dirai des Espagnols et Portugais, en parlant de l'or du Pérou. Car ce qui a mis les Argonautes en bruit³ n'a pas été une toison ou peau de bœuf, mais ç'a été l'or qu'ils en rapportèrent en leur vaisseau.

*Fleuves qui ont
des grains d'or*

Or ne sais-je quel fleuve fut celui où ils arrivèrent⁴, toutefois, combien que Plin ait déjà mis les noms des rivières qui ont bruit d'avoir de l'or avec leur sablon, si est-ce que les ai bien voulu insérer en ce lieu. Le Tagus en Espagne, Ebrus en Thrace, le Rhin et Danube, en Allemagne, le Gange en Inde, Pactolus en Hongrie, le Thésin qui sort du lac Verbanus, et Abdon qui sort du lac Larius, Ada et le Pô en Italie⁵, sont renommés de porter l'or mêlé avec le sablon. Et pource que je sais qu'il y a beaucoup de nations qui ont opinion que les poissons nourris ès rivières qui ont bruit d'avoir de l'or, s'en nourrissent et le prennent pour pâture, il m'a semblé avoir trouvé occasion d'en dire quelque petit mot, et il m'a semblé chose digne de mon observation d'en enquérir la vérité.

1. Le mercure.

2. Jason, héros de la mythologie grecque, partit avec plusieurs compagnons en Colchide à la recherche de la Toison d'or, sur le navire Argo.

3. En renom.

4. Les éditions postérieures précisent qu'il s'agit d'un fleuve nommé Phasis, le Phase.

5. On reconnaît le Tage en Espagne, en Italie, le Ticino (qui sort du lac Majeur, près d'une ville nommée Verbania), l'Adda près du lac de Côme, nommé autrefois lac Larius. Le Pactole est un fleuve de Lydie qui avait dans l'Antiquité la réputation de charrier de l'or. Le fleuve de Thrace nommé Hebrus (à ne pas confondre avec l'Ebre en Espagne) est aujourd'hui nommé Meriç en Turquie, et Marica en Bulgarie.

Car les habitants de Pesquere au rivage du lac de Garde, et aussi de Salo, se sont persuadés que les carpions de leur lac se nourrissent de pur or. Et pour ne parler de si loin, grande partie des habitants du Lyonnais pensent fermement que les poissons nommés humbles et emblons¹ ne mangent autre viande que de l'or. Il n'y a paysan au contour du lac du Bourget qui ne voulût maintenir que les lavarets², qui sont poissons qu'on vend journellement à Lyon, ne s'appâtent que du fin or. Ceux aussi du rivage du lac de Paladru en Savoie pensent que l'emblon et aussi l'omble ne vivent d'autre chose que de l'or.

Peschiera

Lac de Paladru

En cas pareil, ceux de Lode au pays du Milanais m'ont dit que le poisson nommé *themolo* ou *themero*, et anciennement *thymalus*³, s'engraisse de la pâture de l'or; mais ayant regardé plus curieusement ès estomacs d'un chacun, et observé chaque chose en faisant leurs anatomies, j'ai trouvé par leurs entrailles qu'ils vivent d'autres choses et non de l'or, et que les lavarets, humbles, ombles, emblons, carpions, *themeres*, n'ont estomac qui puisse digérer l'or. Combien que les hommes du pays disent en commun proverbe que les poissons nourris d'or sont excellents par-dessus les autres, voulant entendre des dessusdits, qui surpassent tous autres poissons de rivière en bonté seulement. Mais le vulgaire ignorant la chose à la vérité l'assure comme si elle était vraie.

*Les poissons
ne se nourrissent
point d'or*

Il est tout arrêté que quelque part que l'or soit trouvé, il est affiné avec grande peine et grosse dépense, n'exceptant non plus celui du Pérou que de l'Inde. Les Espagnols fassent et avancent tant qu'ils voudront de leur crédit, et écrivent miracles de l'or du Pérou, toutefois il appert en quelques passages de leurs écrits, en la navigation des îles occidentales, qu'il le faut fondre de sa mine, comme en tous les autres lieux d'Europe. Et qui les voudrait croire, il semblerait que chacun arrivant en Inde, moyennant qu'il le voulût bêcher, comme qui abattrait une vieille mesure, serait quitte de l'emballer pour le charger sur navires.

Mais il appert que cela est faux, car la plus grande partie de celui que les marchands ont rapporté était de celui que les gens du pays leur ont troqué à l'échange d'autres hardes, et principalement des bijoux de femmes. Soit que les Espagnols en aient apporté moult grande quantité

1. L'omble (aussi appelé omble-chevalier).

2. *Coregonus lavaretus*, corégone lavaret.

3. Cf. p. 62.

celle première fois qu'ils y furent, il ne faut pas qu'ils y retournent maintenant pour la seconde, pour en recouvrer autant : car ce qu'ils firent lors qu'ils arrivèrent se peut comparer à l'exploit d'un sergent qui dégage¹ un pauvre homme, lui emportant tout ce qu'il trouve de métal en sa maison, qu'il avait déjà de longtemps amassé pour son usage. Or si le sergent a emporté à une fois le bien qu'il a trouvé chez un pauvre homme, quel espoir prendra le pauvre paysan d'en recouvrer autant, sinon longtemps après ? Le semblable faut entendre des Espagnols, qui arrivant la première fois ès îles du Pérou, busquèrent² et menèrent si bien les mains cette fois, qu'ils pillèrent tout l'or et l'argent que les Indiens avaient déjà de longtemps amassé par les petits³. Je mets le cas qu'ils en veulent maintenant ravoir autant, ne faudra-t-il pas qu'ils donnent terme aux Indiens de le leur amasser ? Mais à la vérité il leur conviendra attendre moult longtemps, ou bien mettre moult de gens en œuvre, et faire la dépense qui y est requise, car les Indiens l'avaient tiré des minières par la force du feu, tout ainsi que nous faisons en Europe.

Je prétends le prouver par ce qu'eux-mêmes en ont écrit. Et entant que les Indiens n'ont aucun usage de monnaie, il est à présupposer que leur argent ou or était forgé en ustensiles. Soit que les minières des Indes soient plus fertiles qu'elles ne sont ailleurs, plus faciles et de moindre dépense qu'en Europe, ou bien que leurs fleuves rendent l'or mêlé avec le sablon de meilleure sorte que par deçà, si est-ce qu'il faut grande manufacture et dépense à toutes les deux sortes, avec longueur de temps pour le séparer de ses immondicités, et non comme plusieurs avaient par ci-devant pensé qu'on le trouvât déjà formé en lingots, et que tous ceux qui allaient le quérir n'avaient la peine que de l'emballer à douzaines, et l'emballer pour le mieux charger sur les navires.

Et que la chose ne soit tout au contraire, les mêmes auteurs parlant du roi des Indes qu'ils firent prisonnier, reconnaissent par leurs livres qu'il y a beaucoup de maisons députées à fondre l'or et l'argent, et que l'or minéral du plat pays est beaucoup plus difficile à amasser que celui des montagnes, qui sont dessus les riches parties du Pérou, et que l'or des montagnes est mêlé d'étain et de soufre, et que pour le séparer de l'incorporation

1. Débarrasse.
2. Cherchèrent.
3. Peu à peu.

des autres métaux, ils allument un grand feu ardent et vif en la montagne, lequel en échauffant le soufre, délie l'argent de la conjonction des autres métaux et fait écouler l'argent et ruisseler tout net. Desquelles paroles prises du livre des Espagnols¹, il est manifeste que l'or et l'argent y est raffiné et tiré des veines de même manière que nous faisons par deçà : car quelque part qu'on le prenne, il faut toujours entendre qu'il est minéral, et par conséquent accompagné de plusieurs autres métaux. Parquoi s'ils en ont quelquefois apporté grande quantité à un coup, ç'a été de la rançon des rois, et de l'échange qu'ils ont trafiqué de leurs marchandises.

J'ai voulu dire cela pource que plusieurs pensaient que l'or est si commun en ce pays-là qu'on n'y ferrât les chevaux et les charrettes et charrues que de pur or.

L'or de l'Inde orientale est aussi bien tiré des mines comme celui des îles occidentales du Pérou. Pour les îles orientales de l'Inde, j'entends les pays d'Éthiopie, où domine le Prêtre Jean². Les lettres écrites en latin, et qu'on peut voir imprimées, que le susdit Prêtre Jean écrivait n'a pas longtemps au roi de Portugal, font foi qu'il lui promettait mille fois cent mille dragmes d'or, qui est la somme d'un million de dragmes, moyennant qu'il fit la guerre contre le Turc³. Et de fait le Prêtre Jean lui bailla gens de guerre et argent pour le combattre. C'est une moult grande somme d'or qu'un million de dragmes baillées à un coup par les Indiens au roi de Portugal, et toutefois ce n'est pas à dire qu'il n'ait fallu moult dépendre à le tirer des mines. Ledit Prêtre Jean envoya une autre lettre au roi de Portugal, quatre ou cinq ans après la première, par laquelle il le

1. L'ouvrage auquel Belon fait allusion ne peut être le célèbre récit de López de Gómara, qui venait à peine d'être publié en espagnol (en 1552) et ne sera traduit en français que beaucoup plus tard. Il s'agit sans doute d'une relation antérieure, qui est à l'origine du thème de l'or du Pérou et de la diffusion de l'histoire de Pizarro (qui s'empara du trésor d'Atahualpa en 1532), traduite en français en 1534 sous le titre : *Nouvelles certaines des îles du Pérou*.

2. Souverain chrétien légendaire dont le nom apparaît au XII^e siècle, que l'on situait tantôt en Asie, tantôt en Afrique. Ce sont les Portugais qui, par leurs voyages, ont permis d'identifier le Prêtre Jean au Négus d'Éthiopie dès le début du XVI^e siècle.

3. En 1527 eut lieu une guerre entre un roi éthiopien (Lebna Dengel) et un émir musulman qui occupait la région ; deux ans plus tard, le roi vaincu dut se réfugier au sud de l'Erythrée, dans le montagnes du Tigré, et envoya en 1535 un membre d'une ambassade portugaise arrivée en 1520, João Bermudes, qui était resté en Éthiopie, solliciter des secours au Portugal. En 1541 les Portugais fournirent quatre cents hommes commandés par Cristóvão da Gama (quatrième fils de Vasco da Gama), qui remportèrent quelques batailles avant d'être défaits par les Turcs qui s'étaient établis en Afrique et vinrent appuyer l'émir musulman. Presque tous les Portugais furent tués (y compris Cristóvão da Gama), mais les Éthiopiens réussirent en 1543 à vaincre les musulmans.

priait qu'il lui envoyât gens du pays des chrétiens de toutes sortes de métiers, et surtout des bons ouvriers à étendre l'or en feuille, et tailler médailles, bons monnayeurs et graveurs en or et argent.

Conséquemment de bons imprimeurs, pour lui imprimer des livres en moule; mais sur toutes autres choses demandait grand nombre d'ouvriers bien experts ès mines, sachant l'artifice requis à gens métallaires, connaissant la pureté des veines de tous métaux, et qui eussent la science de bien séparer l'or et l'argent de sa veine, d'avec les autres sortes de métaux. Parquoi est manifeste par les susdites lettres, que tout l'or et l'argent des Indes orientales est artificiellement tiré de ces mines par l'industrie et grand labeur des métallaires, dont les uns sont mieux experts en l'art que ne sont les autres, et que le métier n'est pas égal à tous, non seulement de son pays, mais aussi du pays d'Europe et d'Asie. Et de vrai plusieurs métallaires se partirent des mines de Bohême et de Saxonie, et aussi du pays d'Allemagne, pour aller besogner en Inde, qui y furent conduits aux dépens du roi de Portugal.

*Refutation
de la vanterie des
Espagnols*

Partant, il appert qu'ils ont accoutumé en toutes les deux Indes tirer l'or des mines avec grosse dépense et longueur de temps, comme nous faisons en Europe, et que les Espagnols ont eu tort d'en avoir parlé si avantageusement, sachant bien qu'ils n'en écrivaient pas la vérité.

*Tous les ors
sont équivalents*

Et afin d'en parler mieux, j'ai cherché lieu pour prouver que l'or tiré et raffiné des veines d'Occident est aussi fin et parfait qu'est celui qu'on a tiré des mines d'Orient, et celui du Septentrion, comme celui du Midi. Car combien que l'Orient est plus chaud et sec que le pays de l'Occident, et que le Septentrion est plus froid et humide que le Midi, toutefois l'or ne laisse pas d'avoir sa coction aussi parfaite en un lieu comme en l'autre, car celui du pays le plus froid du monde est aussi parfait comme au plus chaud d'Éthiopie. Je ne veux que l'expérience pour le prouver. Attendu que tout l'or qui est tiré des mines de quelque veine que ce soit, s'il a été raffiné, est tout aussi parfait en une part du monde comme en l'autre, n'ayant égard à la température du lieu de chaleur ou froidure, de siccité¹ ou humidité. Et afin que ce mien discours ne soit trouvé trop âpre, je le veux démontrer par raison correspondante à la chose susdite.

Je dis que si quelqu'un nous apportait de l'or d'Éthiopie, qui est le plus chaud pays du monde, déjà purifié et raffiné sortant de sa mine, et

1. Sécheresse.

en fit comparaison avec un autre qu'on aurait apporté d'un autre pays le plus septentrional et le plus froid qui soit, et qu'un autre fit le semblable de celui de l'Orient, un autre aussi de l'Occident, tous étant raffinés viendront à une même valeur, et montreront même couleur sur la pierre de touche¹. Car étant raffinés par la puissance du feu, l'on trouvera que la pâte de celui de Septentrion ne sera ni pire ni meilleure, ni n'aura différence à celle du Midi, et que tous les quatre seraient ainsi rendus de même qualité. Les autres métaux, et fût-ce de ceux qui sont les mieux raffinés, sont d'autre nature. Car quant à eux, ils sont blessés pour bien peu d'injure. Mais l'or, encore qu'il fût tiré plus délié que ne sont les filets de la toile d'une araignée, et enseveli entre les plus corrosifs médicaments sublimé et verdet², sel et vinaigre, encore qu'il y demeurât deux mille ans, il ne serait pour cela corrompu, mais au contraire y serait raffiné.

L'or incorruptible

Or si d'aventure il se trouvait quelqu'un qui, en contredisant à ceci, proposât quelques animaux ou plantes, ou leurs fruits pour exemple, et me niât ce que j'en ai écrit, alléguant qu'un fruit est plus parfait en un pays qu'en l'autre, et aussi qu'un animal est plus sain en une contrée qu'en une autre, disant aussi que le fer, l'acier, le cuivre, le plomb et l'argent sont plus fins en un lieu qu'en un autre, auquel je confesserai bien toutes les choses susdites être vraies, mais je nie qu'il y ait chose en nature qui dure à l'éternité, et résiste contre toutes injures, comme fait l'or. Toutes les choses susdites étant sujettes à altération, se muent et corrompent pour peu de chose, et acquièrent une qualité bonne ou mauvaise en naissant et en prenant fin. C'est de là que quand elles sont en leur vigueur, elles ne sont pas tout un. Mais l'or est incorruptible, qui n'est point sujet à telles mutations, et toujours tant que le monde sera, aussi sera-t-il permanent; et qui plus est, ni l'air, ni les autres éléments, ni les vents, ni la mer ne nuisent ou n'aident à le hâter ou tarder, comme plusieurs ont pensé : mais c'est sa nature qui le rend tel.

Avant de partir de Siderocapsa, je montai dessus la sommité de la plus haute montagne voisine qui y soit : je vis tout à clair l'île de Lemnos et le mont Athos, qui sont dedans la mer Méditerranée. Puis regardant

1. La pierre de touche était un fragment de jaspe noir utilisé pour essayer l'or et l'argent. On comparait les empreintes laissées sur ce fragment avec de petites plaques d'alliage d'or et d'argent de différents titres, disposées sur un support en étoile, le touchau.

2. Vert-de-gris.

vers terre ferme de Macédoine, je vis un pays inégal et montueux, qui dure tant que la vue se peut étendre en loin. Davantage vis deux lacs, qui ne sont qu'à demie petite journée de là. Outre ce on pouvait aisément discerner les pays de minières, et les cheminées, et tous les fourneaux, qui sont épars çà et là par les susdites montagnes, tant de côté d'orient que d'occident. En après vis les deux rivages du pied du mont Athos de la part où il est conjoint à Macédoine, et semble à le voir de loin qu'il y ait bien peu de distance : mais étant là, trouvai qu'il y a plus d'un demi-quart de lieue de largeur.

La plus grande partie des arbres qui sont sauvages par les montagnes sont hêtres, que les Grecs nomment *ostriae*, foûteaux, qu'ils nomment *oxiae*, chênes, châtaigniers. Les cultivés des jardins sont poiriers, pommiers, amandiers, noyers, oliviers, cerisiers.

Le commencement de ce village de Siderocapsa a été de toute antiquité, mais depuis douze ou quinze ans il s'est grandement augmenté.

Médecine
superstitieuse

J'y vis faire une médecine superstitieuse, dont j'ai bien voulu écrire la recette. Ce fut qu'un Turc médecin un Juif fort malade de la rate, en prit la mesure avec du papier par-dessus le ventre, et porta la mesure à un jeune noyer, et coupa autant de son écorce que la mesure de la rate était grande; et avec plusieurs paroles en turc qu'il dit, et autres cérémonies faites, retourna au Juif, et lui mit l'écorce dessus le ventre : en après il la pendit en la cheminée avec un fil, et assura au Juif que comme l'écorce sécherait, tout ainsi son mal diminuerait. Et pource que j'assistai à cette médecine, je l'ai bien voulu écrire. Mais le Turc me sembla assez mauvais médecin d'avoir cherché la rate au milieu du ventre sur le nombril, qui était signe qu'il fût mauvais anatomiste.

Je trouvai deux espèces de serpents en ce lieu que je n'avais encore point vus ailleurs. Les Grecs de leur commun vulgaire me les nommaient *sapidi*, les autres *sapiti*, qui sont diction correspondantes à ce que les Anciens appelaient *seps* ou *sips*.

Les pyrites ou marcassites de Siderocapsa ont changé leur nom grec à un étranger; car il n'y a celui des habitants, quel qu'il soit, étranger ou Grec, qui ne les nomme *ruda*. Les autres disent *quitz* ou *ritz* à la manière des Allemands; et c'est l'excrément que les Latins nomment *scoria*. Les métalliers, tant Serviens, Bulgares, Albanais, Juifs, Turcs que Grecs la nomment du nom allemand *schlakna*.

Il y a encore une autre espèce d'excrément différent à *schlaken*, et n'y a celui qui ne le sache nommer *lesken*, qui est plus pesant que n'est *schlaken*. Ce nom me semble plutôt être allemand que grec. L'excrément nommé *schlaka* ou *schlaken* est une écume spongieuse et légère, comme est l'écume d'un métal, car il est tiré nageant par-dessus la mine de l'or et l'argent fondue, et est jeté hors de la maison. Car quelque part qu'on fonde le métal, on ne s'en sert non plus que d'un excrément inutile. Mais le *lesken* ou *leskena* est bien fort pesant, et sert davantage que le *schlaken*, car les Allemands et Bohêmes s'en servent à mêler avec les autres métaux. Et comme le *stimmi*, que les Latins nomment *antimonium*, est un métal commun ressemblant au *lesken*, provenant de même manière, et même matière, et quasi semblable en toutes sortes, et fait des pyrites d'or et d'argent, servant grandement aux fondeurs de cloches et aux potiers d'étain, et principalement à ceux qui font les miroirs et aux fondeurs de lettres, tout ainsi le susdit *lesken* pourrait bien servir mêlé avec autres choses. Mais il n'est trouvé personne à Siderocapsa qui le veuille faire servir; et toutefois je suis certain qu'il serait fort propre à fondre avec du fer pour faire des boulets d'artillerie, et les amenderait grandement, et épargnerait beaucoup de la dépense.

Si est-ce que je ne le voulus dire à personne de ce pays-là, d'autant qu'il me semblerait que j'eusse fait un grand mal, vu même que qu'il y en a une si grande quantité par tous les endroits de la montagne qu'on en trouverait facilement deux millions de livres. Et non pas seulement la part où l'on fond maintenant les minières, mais aussi où elles ont été fondues le temps passé en divers lieux de ladite montagne. Je ne l'ai su nommer autrement, n'ayant point entendu son nom ancien; car les Grecs qui sont par les minières ne retiennent que bien peu des noms anciens.

Les habitants du territoire de Siderocapsa font grand amas des feuilles de l'arbrisseau que les Arabes ont nommé *sumac*, et les Grecs *rhus*, qu'ils trouvent croissant par lesdites montagnes; desquelles ils épaississent leurs peaux et tannent leurs cuirs, comme ceux d'Égypte font des siliques d'un arbre qui leur est fréquent, nommé *acacia*, et comme ceux de Grèce et Anatolie font des calices et glands d'*esculus*, et ceux d'Esclavonie, de myrtes noirs, et en France, d'écorces de chênes, et en Lesbos et en Phrygie, d'écorces de pins sauvages nommés *piceae*. Et d'autant qu'ils ont abondance du susdit arbrisseau, ils en chargent les barques pour transporter

Semence de sumac

ailleurs, duquel ils recueillent aussi le fruit diligemment pour vendre, lequel après qu'ils l'ont quelque peu desséché, ils l'écorcent, prenant seulement la petite peau rouge qui est dessus, et jettent le noyau dur qui est dedans, et la vendent par les marchés pour saupoudrer leurs viandes, soit riz, bouillons, brouets, et autres telles menestres¹ faites à leur mode.

53.

Description de plusieurs autres singularités trouvées ès susdites mines,
& autour des montagnes dudit pays.

Esprits métalliques

Diable métallique

Machine métallique

Manière de fondre
la mine

Nous allâmes expressément regarder dedans l'un des spiracles des minières, qui avait n'a pas longtemps été d'un moult grand revenu à son maître, qui était juif. Mais il avait été contraint de l'abandonner, combien qu'il fût abondant en métal, car il y avait un esprit métallique, que les Latins nomment *daemon metallicus*. Et pour autant qu'il se montra souventes fois aux hommes en la forme d'une chèvre portant les cornes d'or, ils nommèrent le pertuis susdit *hyarits cabron*; et était au-dessus du village qui s'appelle Piavits, en la montagne bien près du ruisseau nommé Rotas. Mais ce diable métallique était si mal plaisant que nul n'y voulait aller ni en compagnie, ni seulet. La peur ou frayeur ne les engardait pas d'y entrer, car il y a encore d'autres diables métalliques, et même me fut dit qu'ils ne faisaient point de nuisance. Il y en avait d'autres qui aidaient aux ouvriers à travailler ès mines.

Les machines dont ils se servent à tirer la mine ne sont pas toujours d'une façon : car quelquefois la veine est si basse et profonde en terre qu'il faut deux chevaux à les virer. Mais quand la mine n'est pas profonde en terre, il suffit de quatre hommes à la mener. Aussi quelquefois la minière est tirée à veine découverte. Il fut un temps que les métallaires fondant la mine avaient grand peine entour leurs fourneaux, d'autant que le pertuis qui est au milieu du fourneau, par où le vent des soufflets a issue, s'étoupeait sans cesse, tellement que l'excrément du métal bouchait le pertuis, et leur convenait chaque fois laisser leur besogne. Mais un jour en passant quelque étranger leur enseigna une expérience pour remédier à cette grande discommodité, lequel ils n'estimèrent pas sage de la leur avoir

1. De l'italien, soupe.

enseignée sans qu'il leur coûtât rien. Car s'il eût eu l'avis de leur demander argent, ils se fussent facilement cotisés à lui donner 6000 écus, leur faisant voir l'expérience. L'expérience ou secret du susdit est telle : comme j'ai dit que la cheminée est défaite le vendredi au soir, et en après refaite le lundi ensuivant, auquel temps le fourneau et la place sont refroidis, quand le devant de la cheminée est refait, ils jettent force charbon au fond du fourneau, puis jettent dessus un lit de veine, puis un lit de charbon, et ainsi mettent de l'un et de l'autre, tant que la cheminée soit pleine. Cela font-ils toujours pour la première fois, et puis après allument le feu au charbon et laissent écouler l'eau dessus la roue, laquelle en tournant fait souffler le feu, qui n'arrête guère à allumer le charbon, et petit à petit en se consumant et diminuant fait fondre la mine. La soufflerie dure ainsi jour et nuit sans cesse, et comme le charbon se brûle et la veine se fond, ils jettent dedans le fourneau d'une pierre blanche rompue à petits morceaux, afin que le pertuis du vent ne se bouche.

Cette pierre est reluisante et graveleuse, qu'ils nomment en deux sortes selon diverses nations. Car les Serviens, Bulgares, Valaques et Turcs la nomment *varouitticos* ou *varouitnicos*, ou bien d'un autre nom grec, *assuest* ou bien *asuest*¹. C'est la pierre que leur montra celui duquel j'ai parlé ci-dessus, et faut qu'ils en jettent en la cheminée trois ou quatre fois le jour, plus ou moins selon que le métal fait de clôture au pertuis en se fondant, par lequel le vent a son issue.

Il y a un petit village au-dessus de Siderocapsa, situé sur la sommité de la montagne au côté du soleil levant, nommé Piavits, qui est moult discommode; aussi est-il seulement fait de petites maisonnettes couvertes de limandes² et de merrain. Là-bas au pied de la montagne, il y a un autre grand village nommé Seriné.

Étant sur le mont au-dessus de Piavits, je trouvai de grands morceaux de scoria ou *schlaken*. Et pource qu'il est loin des ruisseaux, j'avais conçu un doute, à savoir si au temps passé l'on s'aidait de vent au lieu d'eau pour souffler la mine. Car ainsi que je considérais qu'il n'y avait aucun ruisseau, et qu'il n'était rien plus vrai qu'on y eût fondu du métal, je pensai qu'on n'avait point l'usage de savoir adapter les roues qui sont maintenant virées à force d'eau pour faire souffler les métaux en fondant

1. Silicate de chaux et de magnésie.

2. Pièces de bois étroites et plates.

Sidirókastro

de 30 toises en hauteur. Et pour la grande commodité des eaux de cette fontaine, la ville qui était déshabitée a été rendue fort peuplée.

L'île de Tassos, qui était anciennement le port des galères d'Alexandre, n'était qu'à deux lieues de La Cavalle. Ledit Bacha fit aussi enfermer la ville de neuves murailles, où je trouvai de l'écriture latine dessus des pierres, qu'on y avait autrefois écrite au temps que les Romains dominaient sur la Grèce, laquelle j'ai retirée ainsi que s'ensuit. *P. Hostilius. P. S. L. Philadelphus petram inferiorem excidit, titulum fecit, ubi nomina cultor scripsit & sculpsit. Sac. Urbano. S. P.* Toutes lesquelles lettres étaient en la base d'une grosse muraille.

59.

*Qu'il n'y a aucune hôtellerie en Turquie,
mais qu'on trouve des hôpitaux à se loger.*

Caravansérail
Voulant donner à entendre qu'il n'y a point d'hôtelleries en Turquie, je parlerai d'un grand édifice qu'Abrahin Bacha fit édifier à La Cavalle, que les Turcs de nom propre appellent un *carbanchara*¹. Il fit aussi une mosquée joignant son hôpital, pour nourrir et loger tous passants. Et moi particulièrement étant troisième de compagnie, avec nos montures, y avons été nourris trois jours sans qu'ils s'en soient nullement fâchés, et sans qu'il m'ait rien coûté.

Fondation des Turcs
J'ai à parler souvent de ce nom de carbanchara; pourquoi me convient prendre cestui-ci pour exemple des autres. Je ne peux le nommer autrement en français, sinon un carbanchara. Et pour le savoir donner à entendre, il faut supposer premièrement qu'il n'y a point d'hôtelleries es pays où domine le Turc, ni de lieux pour se loger, sinon dedans ces maisons publiques appelées carbanchara, qui ont été faites en diverses manières; mais la manière qui est la plus commune est que les grands seigneurs qui sont devenus riches en la maison du Turc, ou bien en quelque autre sorte que ce soit, ayant voulu faire quelque bonne œuvre en ce monde, et pensant icelle être profitable à leur salut, font faire tels édifices par charité, car il ne connaissent parents qu'ils aient auxquels ils veuillent faire aucun bien. J'en dirai la raison ailleurs.

1. Le *khân* ou *kervânsarây*, que les Occidentaux nommaient le plus souvent « caravansérail », abritait les voyageurs.

Pensant donc faire un souverain bien par tels ouvrages, font faire plusieurs belles réparations au bien public, comme quelque beau pont, ou quelque beau carbanchara, et tout joignant le carbanchara, font faire quelque belle mosquée, et joignant la mosquée, font quelque beau bain. Et pour maintenir tous officiers à faire le service qu'il faut leans, tant à la mosquée qu'au carbanchara, ils donnent des rentes pour fournir aux frais et dépens, comme à payer le bois qu'on y brûle, payer des prêtres qui sont ordonnés pour faire les prières et dire le service, aussi payer l'huile et la cire qui est brûlée es mosquées, et autres choses nécessaires pour les cuisines, et pour ceux qui accoutrent à manger aux passants.

Quant à ceux qui viennent loger au carbanchara, il faut nécessairement qu'ils portent leurs ustensiles avec eux, comme lodiers¹ ou esclavines, ou estramats² pour dormir, linges et autres besognes, car on ne baille autre chose au carbanchara sinon une petite chambre vide, et faut qu'un chacun se serve de ce qu'il aura apporté. À l'arrivée un chacun déploie ses hardes, et s'il a affaire d'eau, il lui conviendra en aller quérir au même vaisseau qu'il aura porté. Et quand le potage du carbanchara ou hôpital sera cuit, il faut porter son écuelle, qui en veut avoir. L'on y donne aussi de la chair et du pain. Et pource que les Turcs nomment leurs potages par nom propre, j'ai bien voulu spécifier quelle chose ils baillent aux passants par aumône. Nul ne vient là qui soit refusé, soit juif, chrétien, idolâtre ou turc. Surtout ils baillent libéralement du potage fait de *trachana*, ou de *bohourt*, ou d'*afcos*, ou de riz.

Les habitants de l'île de Metelin savent accoutrer du froment, et le composer avec du lait aigre. Premièrement ils bouillent ledit froment, en après ils le ressèchent au soleil, et en font une composition qui de nom propre est appelée *bohourt*. Ce *bohourt* est transporté de Metelin et envoyé par toute Turquie, dont ils se servent grandement en potages. Ils font encore une autre sorte de drogue de froment audit Metelin, qu'ils nomment *trachana*, laquelle n'est moins requise que la première. C'est, à mon avis, celle qu'on appelait anciennement en Grèce et Italie *maza*. L'usage de ces deux dites drogues bohourt et trachana est si grand par toute Turquie qu'il ne se peut dire plus : car ils ne font bon repas qu'ils n'en fassent cuire en leurs potages.

1. Couvertures.

2. Esclavine : habit long de pèlerin. Estramat : matelas.

Organisation
du caravansérail

Mytilène (Lesbos)

Nourriture
des Turcs

Ils ont le riz en si grand usage qu'ils en déchargent pour le moins six navires par chacun an au port de Constantinople, qui leur viennent d'Égypte. Ils ont aussi une espèce de légume qu'on leur apporte d'Égypte par mer en moult grand usage, que les Grecs appellent *afcos*, du nom corrompu d'*aphace*. Ils en font provision de saison, pour en départir indifféremment.

Cuisine des Turcs

La façon de faire leur cuisine est moult différente à la nôtre, car quand la chair est cuite, ils la tirent hors du pot, et puis mettent dedans ce de quoi ils veulent pour épaissir le bouillon. Et pource qu'ils en font quantité, aussi ils le mêlent avec une longue pale de bois. Ils n'ont point de tables pour manger dessus. Parquoi s'assoient à plat de terre, et là déploient une ronde pièce de cuir pour se servir de nappe, qu'ils tiennent lacée comme une bourse. Il n'y a aucun en Turquie, quelque grand seigneur qu'il soit, qui ne porte son couteau à sa ceinture. Chacun porte sa cuillère : ce leur est moyen de ne s'engraisser guère les doigts, car aussi n'ont-ils l'usage de serviettes. Vrai est que généralement tous portent de grands mouchoirs qu'ils font servir à se torcher les doigts.

Manière de manger des Turcs

Nul Turc quel qu'il soit n'a honte de se loger dedans telle manière d'hôpital, ni de prendre l'aumône en la sorte que j'ai dit, car c'est la façon de faire du pays. L'étranger n'aura pas moins que le plus grand personnage. Ce que j'en ai écrit soit seulement entendu des lieux où sont fondées telles aumônes, comme est à Bucephala.

Le susdit Bacha fit telle réparation à La Cavalle, qu'en outre ce qu'il fit mener l'eau de la fontaine jusques au plus haut de la ville par-dessus les arches bâties à grands frais, aussi il envoya l'eau à sa mosquée, et à son bain, et par toutes les places de la ville. Il y fit aussi transporter trois sépulcres de pierre de marbre, qui étaient à un quart de lieue de là en un champ, lesquels il fit mettre dessous les fontaines, pour servir de bassins à abreuver les chevaux des passants.

Sépulcres utilisés comme abreuvoirs

Ces quatre sépulcres sont écrits ainsi comme s'ensuit : *P. C. Asper, Atriarius Montanus, Equo publico honoratus, item ornamentis decurionatus, & iniurialis pontifex, flamen divi Claudii Philippi. Ann. xxiiij. Hic S. E.* L'autre sépulcre est de la même mesure du susdit, ayant telles paroles : *Cornelia P. fil. Asprilia fac. divae Aug. Ann. xxxv. H. S. E.* Le tiers sépulcre est ainsi écrit : *Cornelia longa Aspriliae mater, Ann. lx. H. S. E.* Ils sont chacun d'onze pieds de long, cinq de haut, et six de large.

Quelquefois les femmes turques qui ont quelque peu de bien font faire de telles réparations et édifices, et donnent par testament ce qu'elles ont aux soldats de guerre, afin qu'ils s'efforcent mieux à combattre contre les chrétiens, car elles ont cette fausse opinion que c'est le moyen pour sauver leur âme par la mort des chrétiens tués de la main de ceux à qui elles ont laissé telle aumône. Faisant un médicament à un splénétique¹ à La Cavalle, je trouvai la manière de faire ce que les Anciens appelaient *elaterium*², tel qu'on le faisait le temps passé, savoir est léger et blanc, et de telle nature qu'il brûle au feu comme la graisse. Je crois que de notre temps il n'y a personne qui se puisse vanter d'en avoir vu vendre de tel. J'en dirai davantage ailleurs, quand je décrirai les plantes en particulier.

Aumône des femmes turques

60.

Du grand chemin de La Cavalle à Constantinople.

Prenant le chemin de Bucephala à Constantinople, trouvâmes encore d'autres murailles semblables à celles de dessus le mont de La Cavalle, qui étaient dessus la sommité de la montagne d'Emus, qui sont à deux lieues de La Cavalle, fermées contre la côte de Thrace, tenant le passage de Macédoine bouché par-dessus le mont. Et de là descendîmes en une campagne de grande étendue fort près du rivage de la mer, ayant l'île de Tassos à dextre et les hautes montagnes d'Emus nous demeuraient à senestre, lesquelles nous avions déjà traversées, sans y avoir jamais vu aucun cyprès. Nous passâmes une rivière que les Grecs en leur vulgaire appellent Mestro; les Turcs la nomment Charasou, qui est à dire fleuve noir. Son appellation conviendrait bien avec le fleuve Meclas, qui donna nom à une plage, qui s'appelle *Melanicus sinus*; mais ce n'est pas lui.

Massif des Rhodopes

J'en parlerai ci-après. Car ce présent fleuve est le fleuve Nesus³, qui descend du mont Emus, comme aussi fait le fleuve de Strimone; et aussi que le mont Emus est comme un mur de forteresse entre Thrace et Macédoine, tellement que l'une des extrémités du mont est entre le fleuve Strimone et le fleuve Nesus.

Fleuve Néstos

1. Malade de la rate.

2. Purgatif violent, fait avec le suc des concombres sauvages.

3. Il s'agit du Néstos, situé plus à l'est que le Strimón, et qui se jette dans la mer, comme le signale Belon ensuite, entre l'île de Thásos et celle de Samothrace.

tellement que quand les Grecs parlent de l'Anatolie, ils comprennent beaucoup d'autres provinces, savoir est toute la Phrygie, Galatie, Bithynie, Pont, Lydie, Carie, Paphlagonie, Lycie, Magnésie, Cappadoce et Commagène¹. Et s'ils veulent parler de quelque besogne ou marchandise par excellence qui soit de l'un des pays que j'ai dessus dits, il leur suffira l'avoir dite être d'Anatolie.

69.

Du très grand silence & modestie des Turcs allant par pays.

*Discipline
des soldats turcs*

En ce temps que je passai par Seliurée, il y avait une compagnie de Turcs qui étaient environ 4000, logés tant par les carbacharas et autres lieux de la ville, comme aussi dehors sous les arbres. Tous étaient gens de cheval, qui allaient au camp du Grand Turc contre le roi de Perse², et étaient tous d'une bande; mais se partirent longtemps avant jour d'un silence si grand que nous autres, qui en cas pareil avions proposé de nous lever avant le jour, n'en ouïmes jamais rien, combien qu'ils fussent joignant nous. Ce me sembla chose digne de récit que si grande troupe se soit pu partir sans faire aucun bruit.

Büyütkemece

Il n'y a qu'une journée depuis Seliurée jusqu'à Constantinople, tout par pays découvert et sans arbres. Il faut passer deux ponts de bois trois lieues en deçà de Constantinople, desquels le premier est bien petit, mais le second est beaucoup plus long, qui est nommé Buikchegmegy.

Tout le pays de Thrace se pourrait comparer à Picardie, car il est ainsi sans arbres, ayant de moult grandes plaines, et en aucun lieu des collines. Il y a un village entre les deux ponts, et d'autant que c'est un grand passage, l'on y trouve des vivres en tout temps pour l'argent. Tous les deux ponts, premier et second, sont faits de bois dessus des étangs salés qui entrent de la mer en terre ferme, comme un golfe, où il y a plusieurs

1. Noms donnés dans l'Antiquité aux provinces de la Turquie d'Asie. Détails en index p. 565-574.
2. Soliman avait entrepris une guerre contre le chah d'Iran son voisin (ici appelé roi de Perse). L'hostilité entre les souverains ottomans, sunnites, et les chiites qui régnaient en Perse était ancienne, et le sultan Sélim I^{er} avait déjà fait une tentative malheureuse pour vaincre les Safavides de Perse. Au terme de son expédition, en 1534, Soliman prit Bagdad, la cité des califes, mais sans abattre totalement le chah. La lutte devait reprendre quelques années plus tard, et au printemps 1548, Soliman prenait une fois encore la tête de son armée pour remporter de nouvelles victoires, puis d'autres campagnes auront lieu jusqu'à la paix provisoire d'Amasya, en 1555.

bateaux qui servent à passer d'un village en autre, et aussi à pêcher. Il y a plusieurs moulins à vent, selon le rivage dudit lac, que nous laissons à main gauche, et meulent à huit ailes ou bras, comme aussi tous autres moulins à vent en Turquie, et non à quatre comme les nôtres. Et comme il y a deux ponts à passer, tout ainsi y a-t-il deux lacs qui se conjoignent en un, desquels le revenu du poisson qu'on y pêche est de grande estimation. L'on trouve un logis de plaisance de l'empereur des Turcs au-delà du village de Buikchegmeghy, situé sur un coteau dedans un bois de haute futaie, tout enfermé de muraille.

Les arbres de ce bois sont coudriers, chênes, ormeaux, frênes, saules, platanes et arbres de lotus, qui ont nom en français micacouliers. À la parfin arrivâmes à Constantinople pour la deuxième fois, et là mêmes fin à ce voyage, qui fut vers le commencement du mois d'août.

70.

De la ville de Pere, & de Constantinople.

Avant parler de Constantinople, il m'a semblé bon écrire premièrement de la ville de Pere¹, qui est à part soi séparée de Constantinople, du travers d'un canal, comme sont plusieurs autres villes que nous voyons être vis-à-vis l'une de l'autre au rivage de quelque rivière, comme pourraient être la cité et Carcassonne, Beaucaire et Tarascon; tellement que pour aller de Constantinople en Pere, il faut passer le port.

C'est de là qu'elle a pris son nom, car Pere n'est à dire autre chose qu'outre ou delà. Elle est située en pendant dessus une colline. Si quelque étranger arrive à Constantinople ou à Pere par mer ou par terre, il ne trouvera point d'hôtellerie pour se loger, parquoi convient à un chacun allant par Turquie porter les hardes sur quoi il se veut coucher de nuit.

Toutefois quand quelque étranger arrive en Constantinople ou Pere, il ne peut être qu'il ne trouve logis en une façon ou en autre, joint que les carbacharas, qui sont les logis publics de Turquie, ne défont jamais par les villes, et aussi qu'il n'y a homme de quelque nation, au moins pour la plus grande partie, qui ne trouve quelque logis à se retirer, car

1. Bourg situé de l'autre côté de la Corne d'or, en face de Constantinople, où vivent des Grecs et des Occidentaux.

communément chaque personne se retire chez celui qu'il aura entendu être de son pays. Suivant cela, sachant bien que toutes républiques et grands seigneurs d'Europe ont leurs ambassadeurs à Constantinople, et principalement quand la paix est universelle entre les princes, et que les ambassadeurs tant des républiques que des seigneurs chrétiens, comme celui de France, de Venise, de Raguse, Chio, Florence, Transylvanie, Hongrie et autres, se tiennent communément en Pere, excepté celui de l'empereur, qui est logé dedans la ville de Constantinople, chaque personne se retire par devers eux.

*Courtoisie & libéralité
de M^r d'Aramont*

Mais les Français particulièrement entre autres nations trouvent communément meilleur parti, car ils sont mieux recueillis de notre ambassadeur, et sont toujours les mieux venus que ne sont les autres chez leurs ambassadeurs; et aussi que les Français se trouvant en étrange pays, savent se supporter les uns les autres, et s'aimer mieux que ne font les autres nations. La libéralité de Monsieur d'Aramont¹, ambassadeur pour le roi vers le Grand Seigneur, donne témoignage de ce que j'en ai dit, car il a tant aimé à faire plaisir à tous ceux de la nation française, ou qui étaient du parti français, qu'il n'arriva onc homme à Constantinople, de quelque condition qu'il fût, s'adressant à lui, qu'il n'ait humainement reçu et fait traiter en son logis.

Sa libéralité se peut aussi prouver par le grand nombre d'esclaves chrétiens qu'il a délivrés de la main des Turcs, à ses propres deniers. Et quand quelques Français viennent à Constantinople, outre ce qu'il leur fait donner tout ce que leur est nécessaire, aussi les fait revêtir s'ils n'ont des habillements. Davantage, sa maison est ouverte à toutes gens. Et quand un Français est ennuyé d'être en ce pays-là, il lui donne de l'argent selon son état, autant qu'il lui en faut pour retourner en France. Et s'il connaît qu'il soit de race noble, après l'avoir traité honorablement comme soi-même, finalement il lui fait donner montures et autres choses nécessaires. Et comme il ne s'ennuya jamais de la dépense qu'il lui ait convenu faire pour l'arrivée des plus grands personnages, tout ainsi il ne dédaigna jamais de faire plaisir aux plus petits compagnons. Et l'ayant expérimenté

1. Gabriel de Luels, seigneur d'Aramon (ou Aramont), séjourna longtemps à Constantinople. Il y vint pour la première fois en 1542, et exerça des fonctions d'ambassadeur intérimaire. Rentré en France en 1545, il repartit l'année suivante avec le titre d'ambassadeur : ce fut sa première mission, au cours de laquelle il accompagna Soliman en Perse. Lors de la seconde, en 1551-1553, il eut également à voyager, puisqu'il suivit les galères turques dans la campagne des Pouilles. Il mourut peu après.

en mon endroit, je serais digne d'être nommé ingrat si je n'en rendais témoignage, car j'ai assurance qu'il n'y a homme qui me sache contredire d'un seul mot de tout ce qu'en ai dit, s'il n'était inique, et qu'il ne refusât d'accorder à la vérité.

71.

*Description des ruines de Nicomédie,
& de ce qui y est maintenant.*

Ayant séjourné à Constantinople, je partis pour aller voir les ruines de la ville de Nicomédie, qui n'ont encore point perdu leur nom ancien. Nicomédie était située dessus un coteau. Le tour de ses murailles était fort grand, qui commençait au bas du port, et comprenait tout le haut faite par-dessus une colline. La ville est totalement ruinée, mais le tour du château est en son entier situé en haut lieu dessus le coteau, compris dedans le circuit des murailles. Il n'y a pas plus de trois toises de distance d'une tour des murailles du château jusques à l'autre, tant il était de grande forteresse; lesquelles sont faites de tuiles cuites et jointes de fort ciment.

L'assiette est en plaisant lieu dessus la sommité d'une petite montagne. Il y a grande commodité d'eau des fontaines, qui sont cause de le rendre habité, partie de Turcs, partie de Grecs. Les chapiteaux et tronçons des piliers et grosses colonnes de ce château montrent que Nicomédie a autrefois été puissante ville.

Aussi y ai recouvré de moult belles médailles antiques grecques et latines. Naviguant par les orées de la mer, regardant contre terre aux rivages, l'on voit les poissons que les Latins ont nommés *pinna*, fichés et arrangés debout, qu'on dirait quasi voir un jambon en terre; aussi est-ce que les Latins l'ont nommé en autre nom *perna*¹.

Étant quelque temps es îlettes qui sont au golfe de Nicomédie, au-dedans du Propontide, j'observai qu'il y en a neuf, qu'on voit bien à clair de dedans Constantinople, qui anciennement étaient nommées Demoneses. La première est maintenant appelée des Grecs, Proto. L'autre d'après, Bergus. La tierce, Isula del Corbo². Le reste des autres sont petites îles, qui n'ont pas de nom propre. Il y en a bien d'autres qui sont plus bas vers

1. C'est le nom d'un coquillage (pinne marine), et non d'un poisson.

2. Les îles des Princes.

en aussi grand usage à Rome, comme nous est le vinaigre pour l'heure présente. Je l'ai trouvée en Turquie en aussi grand cours qu'elle fut jamais. Il n'y a boutique de poissonnier qui n'en ait à vendre en Constantinople.

Tels vendeurs étaient nommés *cetarij*, qui n'ont encore gagné aucun nom français, qui ne les voudrait nommer harenniers, et toutefois ont bien trouvé appellation vulgaire en Italie. Car les Romains les nomment *piscigaroli*, qui me semble procéder de l'appellation du poisson et du garum. Les piscigaroles de Constantinople sont pour la plupart en Pere, qui apprêtent journellement des poissons frais, et les exposent en vente déjà frits; desquels ôtant les tripes et ouïes, et les mettant tremper en la saumure, la font convertir en garum.

Toutefois il peut grandement chaloir de quel poisson il soit fait, car il n'y a guère que le *trachurus* que les Vénitiens nomment *suro*, et les maquereaux, qui leur puissent servir à en faire. Cette liqueur était anciennement tant estimée que Pline la nomme liqueur très exquise, disant qu'il n'y avait rien de plus cher que ce garum. Mais il dit qu'il y en avait de plusieurs sortes. Et de fait je crois bien qu'on en peut aussi faire de poissons ayant écailles. Et pour montrer que les Juifs ont de tout temps observé leur austérité en leur manière de vivre, je mettrai les mots de Pline, parlant de ce garum. *Aliud vero ad castimoniarum superstitionem etiam sacris Iudaeis dicatum, quod fit e piscibus squama carentibus*. C'est-à-dire, l'autre sorte de garum est dédiée à la chasteté des superstitions, et aussi aux Juifs sacrés, qui est fait de poissons qui n'ont point d'écailles¹. Si je n'eusse su qu'ils observent encore pour le jourd'hui de n'user du commun garum, je n'eusse pas dit ceci, car aussi ont-ils quelques apprêts particuliers qui sont expressément faits pour leur usage. Il y a une sorte de drogue faite d'œufs d'esturgeon, que tous nomment caviar, si commune es repas des Grecs et Turcs, par tout le Levant, qu'il n'y a celui qui n'en mange excepté les Juifs, sachant que l'esturgeon est sans écaille. Mais ceux qui habitent à La Tana, qui prennent moult grande quantité de carpes, savent leur mettre les œufs à part, et les saler en telle sorte

1. Belon transcrit assez fidèlement la citation de Pline, mais il faut la corriger pour qu'elle soit logique : *Aliud vero est, castimoniarum superstitioni etiam sacrisque Iudaeis dicatum, quod fit e piscibus squama [non] quarentibus*, c'est-à-dire (à propos du garum) : « il en est une autre espèce, réservée aux pratiques superstitieuses de la continence et aux cérémonies religieuses des Juifs, que l'on prépare avec des poissons non dépourvus d'écailles » (*Histoire naturelle*, Livre XXI, § 95). Le *Lévitique* tient en effet pour immondes les animaux aquatiques dépourvus de nageoires ou d'écailles.

qu'ils sont meilleurs qu'on ne pourrait bonnement penser, et en font du caviar rouge pour les Juifs, qu'on vend aussi à Constantinople.

76.

Des antiquités & plusieurs singularités de Constantinople.

La ville de Constantinople est située en un lieu le mieux à propos pour la grandeur d'un prince, que nulle autre ville de tout le monde : car elle a si grande commodité de la marine, qu'il serait impossible à tout homme de chercher lieu mieux à propos. L'on n'y voit rien de plus antique que ce que les empereurs romains, et depuis les Grecs y ont érigé. Je veux bien dire qu'un seul Constantin¹ a plus dépouillé Rome de ses ornements d'antiquité, pour les transporter à Constantinople, que vingt autres empereurs n'avaient bâti en cent ans. Aussi tout ce qu'on y voit de beau et d'antique est ce qu'on y a autrefois transporté de Rome.

Entre autres choses est une colonne de porphyre, qui n'est guère loin du temple de Sainte-Sophie. Il y a aussi un Hippodrome, qui était une chose somptueuse et magnifique, dedans lequel on voit deux obélisques, dont l'un était revêtu de lames d'airain, puis dorées : aussi n'est-il fait que de pierres de marbre liées avec fer et plomb. L'autre obélisque y a été apporté d'Égypte, qui n'est pas tout entier. Encore y a leant un serpent d'airain fondu d'excessive grosseur, élevé droit en manière de colonne². Constantinople enferme aussi bien sept montagnes au circuit de ses murailles, comme fait Rome³. Elle est ceinte de trois murailles, mais il appert qu'on les a faites à diverses fois⁴, car l'on voit les bouts de plusieurs piliers de marbre avoir été mis en la maçonnerie, qui démontrent que cela a été fait à grande hâte.

1. Constantin I^{er} le Grand, fils de sainte Hélène, empereur romain de 306 à 337, fit de Constantinople en 330 la nouvelle capitale de l'empire. Il garantit aux chrétiens une tolérance qui équivalait à la reconnaissance du christianisme comme religion d'Etat, et fit construire les premiers grands monuments chrétiens (dont Sainte-Sophie à Constantinople et le Saint-Sépulcre à Jérusalem).

2. L'Hippodrome renfermait un obélisque et une colonne ornée de trois serpents d'airain, la colonne serpentine, autrefois offrande des Grecs à l'oracle de Delphes, que Constantin avait fait transporter à Constantinople.

3. Comparaison traditionnelle. En fait, on peut distinguer sept hauteurs dans la ville, mais seulement cinq d'entre elles (surmontées par des édifices marquants) méritent vraiment le nom de collines.

4. À l'origine, ces murailles (si importantes pour l'appréciation des villes par les Occidentaux) furent construites par Théodose II en 414 et 447. Elles ont connu des restaurations postérieures.

Sainte-Sophie

L'église de Sainte-Sophie est le plus beau bâtiment que nul autre qu'on voit resté debout, qui est bien autre chose que le Panthéon de Rome¹ : car tout le dedans de l'église est fait en voûte à claire-voie par le dessus, et est soutenu dessus piliers de fin marbre de diverses couleurs, et y a quasi autant de portes que de jours en l'an. Et pource qu'elle est mosquée de Turcs, les chrétiens n'y osent mettre les pieds. Il est bien vrai qu'il est permis aux chrétiens et juifs de se mettre tout le corps leans, et la regarder de la porte. Quiconque l'aura vue ne prendra plus d'admiration de regarder le Panthéon de Rome, qu'on nomme en vulgaire Sainte-Marie-Rotonde. Et je m'émerveille comme l'on fait si grand cas de ce Panthéon, vu que son édifice n'est de si grande industrie comme l'on crie. Chaque petit maçon peut bien concevoir la manière de sa façon tout en un instant, car étant la base si massive, et les murailles si épaisses, ne m'a semblé difficile d'y ajouter la voûte à claire-voie.

*Sainte-Sophie,
modèle de toutes
les mosquées*

Mais Sainte-Sophie est bien autre chose, qui est ouvrage fait de tuile par le dehors comme le Panthéon, et aussi revêtu de marbre par le dedans. Mais au lieu que le Panthéon est massif et étoffé de toutes parts, Sainte-Sophie est large, spacieuse, et déliée en tous lieux. Ce a été patron aux Turcs à faire leurs mosquées à sa semblance, tellement que de demi-douzaine de moult excellentes qui ont été bâties depuis cent ans, n'y en a aucune qui n'ait été faite sur le patron de Sainte-Sophie.

Éléphants

L'on voit les ruines d'un palais moult antique, que le vulgaire nomme le palais de Constantin. Le Turc y fait nourrir ses éléphants et autres bêtes douces. Il y a un lieu en Constantinople où le Grand Turc fait garder des bêtes sauvages, qui est une église antique², tout joignant l'Hippodrome; et à chaque pilier de l'église il y a un lion attaché, chose que je n'ai pu voir sans merveille, attendu qu'ils les détachent et manient, et rattachent quand ils veulent, et même les mènent quelquefois par la ville. Et pource qu'il ne fut onc que les Grands Seigneurs, quelques barbares qu'ils aient été, n'aient eu plaisir de voir les animaux singuliers et rares, tout ainsi chaque nation du pays où domine le Turc, ayant pris quelque animal sauvage, l'envoie à Constantinople, et là l'empereur le fait nourrir et garder soigneusement. Il y avait des loups enchaînés, des ânes sauvages,

*Lions attachés
et autres animaux*

1. La comparaison est également classique, mais elle est ici plus ouvertement en faveur de Sainte-Sophie que d'ordinaire.

2. C'est l'église byzantine de Saint-Jean l'Évangéliste, près de Sainte-Sophie.

des hérissons, des porcs-épics, ours, loups-cerviers et onces, qu'on nomme autrement lincés. Il n'est pas jusques aux plus petites bêtes, comme hermines, nommées en latin *mures pontici*, c'est-à-dire rats de Pont, qu'ils ne nourrissent soigneusement. Il y avait aussi deux petites bêtes ressemblant si fort à un chat qu'elles ne me semblaient différer sinon en grandeur, auxquelles je n'ai su trouver nom ancien.

Il fut un temps que je pensais que ce fussent lincés, car je prenais les onces pour panthères; toutefois je n'ai su résoudre quelles bêtes ce fussent. C'est merveille comme ils savent traiter toutes ces bêtes-là si doucement qu'ils les rendent grandement apprivoisées, comme aussi les genettes, qu'ils laissent échapper par la maison, privées comme chats.

Le portrait de la Genette.



Portefaix égyptiens

Et d'autant que Pere et Constantinople sont quasi une même chose, et qu'il n'y a que le port entre deux, lequel il convient souvent passer, l'on trouve des passeurs avec les bateaux quasi aussi drus que mouches, qui sont communément pauvres esclaves. Ceux qui transportent les fardeaux des navires es magasins sont pour la plupart Égyptiens, et ne sont point moins de huit ou dix par bande. Car ayant à décharger de moult grandes balles pesantes, et gros fardeaux, tels qu'on a accoutumé porter sur nef, comme aussi à transporter les vaisseaux pleins de vin, ils les portent tous brandis, faisant une voix ensemble et mêmes accents, et marchant tous ensemble vont même pas.

Divers métiers de Constantinople

Il y a beaucoup de gens à Constantinople qui font divers métiers que nous ignorons; car comme ils n'ont point l'impression, aussi est-ce une règle générale que tous écrivent sur le papier bruni. Ils ne font point de papier en Turquie, mais l'achètent des marchands italiens qui le leur apportent par mer. Ceux qui brunissent le papier ont un ais fort bien joint, fait de pièces de buis, qui est quelque peu voûté en dedans, sur quoi ils appuient le papier afin qu'en le frottant dessus il prenne lissure; mais pour le lisser ils ancrent une pierre de cassidoine ou jaspe au travers d'un bâton long d'une coudée, et tenant les deux bouts, frottent le papier avec la pierre dessus ledit ais de buis.

Fourbisseurs de Turquie

Les Turcs aiment à avoir leurs épées, qu'ils nomment cimenterres, non pas ainsi luisantes comme les nôtres, mais damasquinées, c'est-à-dire ternies de côté et d'autre; parquoi les armuriers savent détremper du sel ammoniac, et verd¹, et avec du vinaigre dedans quelque écuelle, où ils mettent la pointe du cimenterre, lequel étant tenu debout, laissent couler de ladite mixture tout le long du jour par-dessus, car cela mange un peu le fer ou l'acier, suivant la veine qu'il trouve en longueur, qui lui donne bonne grâce, d'autant qu'on le brunit par après pour être plus plaisant à la vue. Les ouvriers qui font les gaines des couteaux et cimenterres ont aussi l'industrie de rendre le cuir grené de moult belle façon, dont je parlerai ailleurs.

Pierres fines

Les Turcs ont les pierres fines en aussi ou plus grande estimation que nous n'avons par-deçà. Et de vrai ils en ont de plus de sortes que nos joailliers. Et entre autres est celle qu'on nomme de faux nom *achryma cervi*, et une autre nommée *soultan meheure*; mais j'en parlerai ailleurs plus

1. Verdet ou vert-de-gris.

au long. Il y a plusieurs boutiques qui ne vivent d'autre métier que de faire des peintures sur les toiles de couleur. Et pource qu'ils font l'ouvrage soudainement beau, et sans grande peine, j'en dirai ici la manière : c'est qu'ils empèsent premièrement de la toile de coton ou de lin, laquelle ils tiennent étendue bien roide, soit jaune, ou bleue, ou d'autre couleur, laquelle ils lissent et polissent premièrement. Et ont une forme taillée en bois où il y a quelque belle fleurette, laquelle forme ils frottent de couleur, comme quand l'on imprime quelque chose en moule, laquelle ils mettent dessus la toile tendue, et la frottent par-dessus, et ainsi font que la peinture demeure sur la toile, et ainsi continuant font de beaux ouvrages sans grande peine.

Il y a une manière d'instrument de musique fait de tuyaux de cannes, dont les Turcs qui en savent sonner ont quasi aussi bonne grâce comme s'ils disaient d'une flûte d'Allemand. Et de fait un Turc passant par la rue disant de cet instrument, il fit penser à ceux qui étaient en la salle du logis de Monsieur d'Aramont que ce fût une flûte d'Allemand, mais regardant par la fenêtre, vîmes que l'instrument était fait de la propre manière comme sont les pignes ou chalumeaux des faneurs, ayant vingt-quatre canons; les autres n'en ont que dix-huit. Qui ne l'aurait ouï ne pourrait bonnement croire que d'un instrument qui nous est sordide, dût procéder si grande douceur de musique.

Quiconque ira voir les boutiques des ouvriers qui font les manches des couteaux trouvera pluralité de dents et cornes d'animaux; et même-ment j'y ai trouvé de celles du bubalus¹, des gazelles, et de plusieurs autres manières d'animaux, apportées du contour des rivages de la mer Majeure, et outre deux manières de dents de rohart et d'éléphant, on en trouvera encore d'autres qui n'ont aucun nom vulgaire. Qui voudra recouvrer du vrai *calamus odoratus*, il convient aller es boutiques des marchands et demander *cassabouserire*; et pour acacia, leur prononcer *akakia*; acacalis : *kesmesen*; amomum : *hamama*; ammi : *ameos*; napellus : *bisch*; sucre : *alhasos* ou *tigala*; armala : *harmel*; racines de ben alun et rubeun : *behen-hamer* et *behen abias*, car les herbes que nous pensons être *ben alun* et *rubeun* n'approchèrent jamais de la description². Ils vendent les semences

Instruments de musique

Manches de couteaux en corne

1. Le *bubalus* des Anciens est une grande antilope d'Afrique.

2. Belon confond deux substances officinales : le behen rouge (*behen akmar* ou *hamer*), qui est peut-être la racine du *Statice limonium*, et le behen blanc (ou *behen abiad*), racine du *centaurea behen*.

de *hebulben*, que nous n'avons en usage, et aussi une noix grosse comme les deux poings, pleine de petits grains par-dedans, bons à manger, doux comme noisilles, qu'ils nomment *coulcoul*, c'est-à-dire noix de couloul. Qui voudrait recouvrer de ce que nos apothicaires nomment *calamus aromaticus*, il faudrait leur demander de l'*acoron*. Ils n'usent pas des colointhes plumées, mais entières, ce qui est grande erreur. Tous vendent de la semence verte du térébinthe, et de sa résine qui est dure. Ils vendent le brion moult différent à notre mousse, car nous errons pensant que la mousse est *usnea*, et eux le nomment *usnech* en le vendant.

Absinthe véritable

Les auteurs louent l'absinthe pontique, laquelle j'ai vu vendre ès boutiques de Constantinople, et user de celle qui est correspondante en toutes enseignes à celle qui croît en nos jardins, excepté qu'elle est trouvée sauvage en ce pays-là. J'ai eu occasion de m'émerveiller que plusieurs de notre Europe doutant de cette absinthe, ne voulant user de la vraie, ont pris une méchante petite herbe, espèce d'aurone, en son lieu, qui n'a aucune vertu, et ont délaissé la nôtre vulgaire cultivée, qui est la vraie pontique, qui me semble erreur conforme à celle des Vénitiens qui ont reçu en usage je ne sais quelle petite herbe naissant en grande quantité par les montagnes de Frioul pour la vraie hysope, et ont délaissé de ne plus user de la cultivée, faisant croître une petite erreur deux fois plus grande qu'elle n'était. Ceux de Constantinople, qui ont tant de diversité de drogues en leurs boutiques que c'est confusion, n'usent de l'hysope ni sauvage ni domestique qu'en faute, car ils la nomment et prennent pour le thym, et en son lieu usent de je ne sais quelle petite herbe inutile, que les Anciens n'ont point connue. Et par conséquent ils n'ont l'usage du thym de Grèce, car ils cueillent la vraie hysope, et par erreur la nommant thym, se trouvent sans vraie hysope, constituant une autre en son lieu.

Qui voudra trouver du rhapontic se fasse montrer de la rhubarbe, car ils ne le savent distinguer, ains le nomment de nom de rhubarbe; et qu'il choisisse les racines longues et noires par le dessus, et qui sont semblables à la centoire par le dedans. Il est manifeste qu'il y a différence assez grande entre la rhubarbe et le rhapontic.

Et pource que j'en parlerai, tant de l'un que de l'autre, comme aussi de tous animaux, plantes et choses médicinales, au commentaire que j'ai écrit en cette langue sur Dioscoride, je m'en tairai pour le présent, et ferai fin à ce premier livre.

LE
SECOND LIVRE
DE PLUSIEURS SINGULARITÉS
& CHOSES MÉMORABLES
observées en divers pays
étranges